Document généré le 25 juin 2025 15:22

Globe
Revue internationale d'études québécoises

L'engagement littéraire et communautaire d'Ida Maze, la « mère des écrivains yiddish montréalais »
The Literary and Communitarian Engagement of Ida Maze, the "Mother of Montreal's Yiddish Writers"

Chantal Ringuet

Volume 12, numéro 1, 2009

Coopération et missonnariat

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1000774ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1000774ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)
1923-8231 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ringuet, C. (2009). L'engagement littéraire et communautaire d'Ida Maze, la « mère des écrivains yiddish montréalais ». *Globe*, *12*(1), 149–166. https://doi.org/10.7202/1000774ar

Résumé de l'article

Au cours du XXe siècle, Montréal a été l'une des grandes métropoles nord-américaines où s'est développée une culture yiddish. À la jonction de l'Ancien et du Nouveau monde, celle-ci a connu une effervescence particulière, qui s'est manifestée, entre autres, par l'émergence d'un nombre important d'écrivains et d'activistes politiques. Au coeur de ce courant sans précédent au Québec, la poétesse Ida Maze (1893-1962) a joué un rôle déterminant: en plus de réunir l'*intelligentsia* locale dans le salon qu'elle a tenu pendant plusieurs années, elle a offert d'importantes ressources aux immigrants est-européens nouvellement arrivés en Amérique. Le présent article examine l'engagement littéraire et communautaire de Maze, et met en relief le changement de paradigmes que son salon révèle face à la tradition des salons propre au monde juif européen.

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉTUDES LIBRES

L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE ET COMMUNAUTAIRE D'IDA MAZE, LA « MÈRE DES ÉCRIVAINS YIDDISH MONTRÉALAIS »[1]

CHANTAL RINGUET
Université d'Ottawa

Résumé – Au cours du XXe siècle, Montréal a été l'une des grandes métropoles nord-américaines où s'est développée une culture yiddish. À la jonction de l'Ancien et du Nouveau monde, celle-ci a connu une effervescence particulière, qui s'est manifestée, entre autres, par l'émergence d'un nombre important d'écrivains et d'activistes politiques. Au cœur de ce

1. Cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche postdoctorale que j'ai réalisée de janvier 2007 à décembre 2008 à l'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Ottawa, et qui a été subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Il est issu d'une communication prononcée dans le cadre du colloque « Les études juives à l'honneur à Ottawa/A Celebration of Jewish Studies in Ottawa », organisé par la Société canadienne d'études juives (Canadian Society for Jewish Studies), et qui a eu lieu les 24 et 25 octobre 2007. Je tiens à remercier pour leur aimable collaboration Pierre Anctil, qui a lu et commenté cet article, en plus de vérifier mes traductions du yiddish vers le français ; Janice Rosen, archiviste au Congrès juif canadien, qui m'a fourni les photographies intégrées au présent texte ; Eiran Harris et Shannon Hodge, archivistes à la Bibliothèque publique juive ; enfin, l'honorable Herb Gray et Goldie Morgentaler, qui ont répondu à mes questions.

courant sans précédent au Québec, la poétesse Ida Maze (1893-1962) a joué un rôle déterminant : en plus de réunir l'*intelligentsia* locale dans le salon qu'elle a tenu pendant plusieurs années, elle a offert d'importantes ressources aux immigrants est-européens nouvellement arrivés en Amérique. Le présent article examine l'engagement littéraire et communautaire de Maze, et met en relief le changement de paradigmes que son salon révèle face à la tradition des salons propre au monde juif européen.

+ + +

The Literary and Communitarian Engagement of Ida Maze, the "Mother of Montréal's Yiddish Writers"

Abstract – *Throughout the twentieth century, Montréal was one of the great North American metropolises where a Yiddish culture developed. At the junction of the Old and New Worlds, Montréal experienced a special vibrancy, manifested by, among other things, the emergence of a number of important writers and political activists. At the heart of this trend, unprecedented in Québec, the poet Ida Maze (1893-1962) played a decisive role ; besides bringing together the local intelligentsia in the salon she held for several years, she offered important resources to Eastern European immigrants newly arrived in America. This article examines Maze's literary and communitarian engagement, and shows the change of paradigms revealed by the relationship of her salon to the European Jewish world's tradition of salons.*

+ +

Le fait que Montréal a été le berceau d'une culture et d'une littérature yiddish au début du siècle dernier demeure encore largement méconnu des francophones. Qui se rappelle en effet qu'en 1931, le yiddish était la troisième langue parlée dans la ville après le français et l'anglais[2] ? À ce moment, la population de Montréal comptait quelque 60 000 Juifs ashkénazes, qui étaient presque tous arrivés d'Europe de l'Est au cours des deux décennies précédentes, essentiellement de l'empire russe (incluant la Pologne sous juridiction tsariste), de l'Ukraine, de la Biélorussie et de la Lituanie. Ceux-ci s'étaient installés en Amérique du Nord souvent pour fuir les persécutions commises envers leur peuple – tels que les pogroms d'Ukraine (1903-1905) et de Russie (1905) –, mais aussi pour améliorer leur situation générale sur le plan socioéconomique. D'autres facteurs plus ponctuels au regard de l'histoire ont également donné naissance à cette vague migratoire, dont le conflit russo-japonais de 1904-1905 et la répression politique qui a suivi l'insurrection russe de 1905. Pour les immigrants juifs, Montréal a donc été, après New York, une destination reconnue.

+ + +

2. Sur ce point, voir Louis ROSENBERG, *Canada's Jews. A Social and Economic Study of the Jews in Canada*, Montréal, Canadian Jewish Congress, 1939, p. 254-262.

Dans un tel contexte, le yiddish, langue vernaculaire propre aux Juifs d'Europe de l'est, est vite apparu sur la façade de divers commerces, magasins de détail et restaurants établis sur la *Main*[3]. Mais il y a plus : cette langue est aussi associée à l'émergence d'un univers littéraire et culturel prolifique, qui fut inspiré en partie par les conditions de la montréalité, et qui se compose d'une pluralité d'auteurs ayant produit des œuvres originales, au point où le corpus yiddish montréalais est devenu le plus important de tous les corpus de langue non officielle au Canada. En 1969, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme reconnaissait en effet « les littératures canadiennes écrites en yiddish et en hébreu comme les plus importantes au sein du corpus littéraire de langue non officielle[4] ».

Grâce à l'ouvrage de Haïm-Leib Fuks intitulé *Hundert yorn yidishe un hebreishe literatur in Kanade* (1980), qui a été traduit en français sous le titre *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*[5], nous savons désormais que ce vaste ensemble regroupe 429 écrivains, parmi lesquels une vingtaine seulement étaient hébraïsants. Les auteurs yiddishophones, au nombre de 400 au Canada, ont donc choisi la métropole québécoise comme ville d'élection, tout en occupant aussi les grands centres industriels qu'étaient Toronto et Winnipeg dans une proportion démographique mineure (soit respectivement 46 751 et 17 661 habitants)[6]. Dans l'ensemble du pays, ils ont développé un réseau d'éducation[7], des associations ouvrières[8] ainsi que des moyens de production et de diffusion culturels élaborés, qui favorisaient les échanges avec des écrivains yiddish de New York[9] et d'ailleurs. Pour ces raisons, une question surgit :

+ + +

3. Nom donné au boulevard Saint-Laurent, artère principale de Montréal. Voir Pierre ANCTIL, *Saint-Laurent : La « Main » de Montréal*, Sillery, Septentrion, 2002.

4. Cité par Pierre ANCTIL, « Les écrivains juifs de Montréal », Pierre ANCTIL et Gary CALDWELL (dir.), *Juifs et réalités juives au Québec*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 199.

5. Haïm-Leib FUKS, *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, traduit du yiddish par Pierre Anctil, Sillery, Septentrion, 2005.

6. *Ibid.*, p. 436.

7. À ce sujet, le lecteur consultera Yaacov ZIPPER, *The Journals of Yaacov Zipper, 1950-1982. The Struggle for Yiddishkeyt*, traduit du yiddish et édité par Mervin Butovsky et Ode Garfinkle, Montréal/Toronto, McGill/Queen's University Press, 2004 ; Ira ROBINSON et Mervin BUTOVSKY (dir.), *Renewing our Days. Montreal Jews in the Twentieth Century*, Montréal, Véhicule Press, 1995.

8. Voir en particulier Bernard DANSEREAU, « La place des travailleurs juifs dans le mouvement ouvrier québécois au début du XXe siècle », Pierre ANCTIL, Ira ROBINSON et Gérard BOUCHARD (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 127-154.

9. On pense ici, entre autres, à Mani Leib, Joseph Rolnick, Itzik Raboy et Israël-M. Schwartz. Voir Sholem SHTERN, *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*, traduit du yiddish par Pierre Anctil, Montréal, Éditions du Noroît, 2006.

> [c]omment [...] a-t-il pu exister dans la métropole québécoise une autre tradition littéraire que française et anglaise, pleinement développée et dotée de lieux de création, d'édition et de diffusion, sans que le moindre écho n'en soit parvenu aux tenants des deux traditions dominantes[10] ?

Cette situation, on le conçoit, tient au fait que la langue yiddish était inaccessible aux lecteurs francophones et anglophones, qui ne connaissaient d'ailleurs pas l'alphabet hébraïque (*alef-beys*). Tel que le fait remarquer Sherry Simon, « la distance culturelle séparant les deux sphères de Montréal était aussi vaste qu'un océan, et le voyage à travers les langues était rempli de périls[11] ». En outre, le fait que cette littérature a surgi au pied du Mont Royal, c'est-à-dire autour du Parc Jeanne-Mance, mieux connu alors sous le nom anglophone de *Fletcher's Field*, et aux environs du boulevard Saint-Laurent, quartier immigrant que les francophones fréquentaient surtout de manière sporadique avant les années 1960, semble l'avoir maintenue exclusivement dans l'enceinte de la communauté juive. Certes, les écrivains et artistes des deux communautés ont partagé des lieux communs, tels que le Monument National et le marché Saint-Jean-Baptiste, ce qui laisse présager que certaines interactions entre leurs membres respectifs ont quand même eu lieu. Pourtant, cette situation aura été insuffisante à éveiller la curiosité des francophones envers la communauté yiddish. À cet égard, la vague d'antisémitisme qui a atteint le Québec durant les années 1930, grâce au discours propagandiste d'Adrien Arcand, aux pressions de l'Église catholique et aux campagnes lancées par certains intellectuels comme André Laurendeau et Lionel Groulx[12], a contribué à tenir à l'écart les deux communautés. Or, comme le souligne encore Anctil,

> cette absence de commentaires mutuels pendant des décennies entre yiddishisants et québécisants nous oblige à réexaminer notre compréhension de la montréalité, dont nous aurions négligé de considérer en tant que francophone une des grandes cultures littéraires, pourtant

+ + +

10. Pierre ANCTIL, « À la découverte de la littérature yiddish montréalaise », Pierre ANCTIL, Norman RAVVIN et Sherry SIMON (dir.), *New Readings of Yiddish Montreal/Traduire le Montréal yiddish*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, p. 19.

11. Sherry SIMON, *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 2006, p. 4. Toutes les traductions sont de l'auteure.

12. Voir notamment David ROME, *Clouds in the Thirties: On Antisemitism in Canada, 1929-1939*, Montréal, Canadian Jewish Archives, 1977 ; David ROME, « Juifs et Québécois français. 200 ans d'histoire commune », Montréal, Fides, 1986 ; Pierre ANCTIL, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

fortement inscrite à sa façon dans le paysage urbain depuis au moins un siècle[13].

Dans le but de contribuer en partie à l'avancement des travaux dans ce domaine spécifique, la recherche que j'ai entreprise sur les écrivains yiddish montréalais m'a permis de découvrir certaines figures ayant joué un rôle décisif dans l'émergence d'une littérature yiddish au Canada à titre d'auteur, de journaliste et/ou d'activiste. Le présent article examinera l'apport de l'une des plus connues d'entre elles, Ida Maze, poète et mentor qui a été surnommée la « mère des écrivains yiddish » de sa communauté en raison de son engagement soutenu au sein de celle-ci. Après avoir présenté brièvement le parcours de l'auteur, je m'intéresserai à son œuvre littéraire, puis, j'aborderai son rôle de salonnière de plusieurs immigrants juifs est-européens récemment arrivés au pays. Au final, je serai en mesure d'inscrire l'apport de Maze dans l'histoire littéraire et culturelle montréalaise.

DE LA BIÉLORUSSIE À MONTRÉAL

Née en Biélorussie, Ida Maze (1893-1962) est issue de la famille Zhukovsky, qui était parente avec l'écrivain yiddish de renommée internationale Mendele Mokher Sforim. Jusqu'à l'adolescence, elle a étudié dans un *kheyder*[14], pour ensuite poursuivre sa formation en autodidacte. En 1907, elle a émigré aux États-Unis, puis elle s'est établie au Canada l'année suivante. Après un bref séjour à Toronto, où elle a rencontré celui qui allait devenir son mari, Alexander Massey – dont le nom original avait été anglicisé lors de son immigration au pays –, elle s'est installée définitivement à Montréal.

À la jonction de l'Ancien et du Nouveau monde, l'œuvre de Maze s'inscrit dans un contexte particulier, celui d'une « renaissance yiddish à Montréal[15] » qui s'est opérée des années 1920 aux années 1940, soit durant les deux décennies ayant précédé la Deuxième Guerre mondiale, qui allait porter un coup fatal à la culture yiddish européenne. Cette renaissance, qui a été qualifiée d'« expérimentation utopique[16] » par l'historien David G. Roskies, s'est traduite par un élan créateur intense, qui s'est manifesté tant

+ + +

13. *Ibid.*, p. 19.

14. Un *kheyder* est une institution d'enseignement traditionnel propre au judaïsme est-européen.

15. Irving MASSEY, « Public Lives in Private. Ida Maze and the Montreal Yiddish Renaissance », Ira ROBINSON, Pierre ANCTIL et Mervin BUTOWSKY (dir.), *An Everyday Miracle. Yiddish Culture in Montreal*, Montréal, Véhicule Press, 1990, p. 129-157.

16. David G. ROSKIES, « Yiddish in Montreal : The Utopian Experiment », Ira ROBINSON, Pierre ANCTIL et Mervin BUTOWSKY (dir.), *op. cit.*, p. 22-38.

Archives de la Bibliothèque publique juive.

dans les productions artistiques et culturelles que dans le développement d'un système d'éducation et de syndicats. Décrite par Roskies comme « une construction cognitive et surtout idéologique, le travail d'un petit groupe d'intellectuels sionistes[17] », elle a marqué une génération entière, en plus de laisser un héritage d'envergure. Comme l'explique Irving Massey, « il est difficile d'imaginer, surtout pour les Nord-Américains contemporains, à quel point ce cercle d'amis pouvait abattre de travail sur le plan de la lecture, de l'écriture et de la correspondance. Chaque instant de liberté semblait consacré à une forme ou à une autre d'étude ou de production culturelle[18] ». Au centre de ce foisonnement d'idées et d'inventions, la maison d'Ida Maze et de son mari, dont il sera question dans une prochaine section, est rapidement devenue un lieu de rencontres et d'échanges privilégié pour les immigrants juifs qui étaient arrivés dans la métropole depuis peu.

Mais qu'en est-il de son activité littéraire ? Dès la publication, en 1925, de ses premiers poèmes intitulés « *Lider vegn mayn kind* » (« Poèmes au sujet de mon enfant ») dans la revue *Kanade* (*Canada*), elle a reçu plusieurs éloges, ce qui a donné le coup d'envoi à sa carrière d'écrivaine, de poète, d'essayiste et de traductrice. Spécialiste de la littérature pour enfants et pour les jeunes, elle est l'auteure de 5 recueils poétiques : *Lider vegn mayn kind* (*Poèmes au sujet de mon enfant*, Montréal, 1925), *A Mameh* (*Une maman*, Montréal, 1931), *Lider far kinder* (*Poèmes pour enfants*, Varsovie, 1936), *Naye lider* (*Nouveaux poèmes*, Montréal, 1941) et *Vaksn mayne kinderlekh* (*Mes chers enfants grandissent*, Montréal, 1954). À ces recueils poétiques s'ajoute une autobiographie inachevée et posthume, *Denah*, qui a été publiée en 1970 grâce au poète et ami de l'auteure, Moshe Shafir[19]. Prenant comme toile de fond la Russie blanche à l'époque de la révolution russe et des pogroms qui lui ont succédé, elle relate une histoire de relations interposées entre Juifs et gentils, Russes et Polonais, maîtres et serviteurs, du point de vue de la jeune protagoniste Denah.

En outre, Maze a traduit des poèmes pour enfants de Robert Louis Stevenson et Eugène Field, et elle a collaboré régulièrement à divers journaux et revues littéraires implantés dans les grandes métropoles internationales,

+ + +

17. *Ibid.*, p. 23-24.

18. Irving MASSEY, *Identity and Community. Reflections on English, Yiddish, and French Literature in Canada*, Detroit, Wayne State University Press, 1994, p. 61.

19. Un extrait de ce roman a été publié dans Frieda FORMAN, Ethel RAICUS, Sarah SILBERSTEIN SWARTZ et Margie WOLFE (dir.), *Found Treasures. Stories by Yiddish Women Writers*, Toronto, Second Story Press, 1997 [1994], p. 131-143.

telles que le *Keneder Odler* (Montréal), le *Yidisher Journal* (Toronto), *Tsukunft*, *Kinder Velt* (New York), *Far Undzere Kinder* (Paris), *Khezhbn* (Los Angeles) et *Di Goldene Keyt* (Israël). En collaboration avec Ezra Korman et Noah-Isaac Gotlib, elle a été rédactrice en chef de la revue montréalaise *Hefin* (*Cahiers*), qui a été publiée de 1935 à 1937. Un dernier volet de sa production littéraire est constitué de nombreux textes inédits, parmi lesquels figurent *Geklibene lider* (*Poèmes réunis*) et *Mayses far kinder* (*Récits pour enfants*), qui se trouvent aujourd'hui aux archives de la Bibliothèque publique juive de Montréal. Fait à signaler, ses poèmes ont fait l'objet de plusieurs traductions en hébreu, en russe, en français et en anglais ; certains figurent dans l'ouvrage de référence *The Golden Peacock, an Anthology of Yiddish Poetry Translated into English Verse* qui a été publiée à Cambridge en 1939.

Il convient de mentionner qu'un événement dans la vie de l'auteure semble avoir joué un rôle décisif dans sa création littéraire : il s'agit du décès inattendu de son fils aîné, qui a précédé la publication de son premier recueil. « Leur premier enfant est décédé à l'âge de dix ans après une maladie, et le premier recueil de poésie d'Ida, *A Mameh*, a paru en 1931[20] », note Bella Briansky Kalter, artiste ayant connu Maze de près. Dès lors, il n'est guère étonnant que ce recueil, à l'instar de plusieurs poèmes qu'elle écrira au cours des années suivantes, s'élabore sur un fond de tristesse qui, tout en faisant place aux plus simples bonheurs, ne se dissipe jamais complètement. Selon le bon mot de l'artiste, « [c]omme Heine, elle a transformé sa peine en poésie, en une sorte de *Weltschmerz* qui lui permettait de consoler les peines et les douleurs des gens autour d'elle tout autant que les siennes[21] ».

Un autre aspect important de l'écriture de Maze, qui apparaît dès ce premier recueil, est l'attention qu'elle accorde aux gens démunis. Comme le souligne Massey, « [l]e premier élément perceptible dans le poème d'ouverture de son premier recueil, *A Mameh*, est que la poésie de Ida Maze s'adresse aux gens humbles et simples[22] ». Un extrait de ce poème en rend compte : « *Nidert, nidert, mayne lider / In der nider, in der nider* [...] */ Vou a kranker, vou a mieder, / Nidert, nidert, mayne lider*[23] ». Il signifie en français :

+ + +

20. Bella BRIANSKY KALTER, « Ida Maze (A Memoir) », *Canadian Jewish Studies Review*, n° 6, 1998, p. 55.
21. *Ibid.*
22. Irving MASSEY, *Identity and Community*, p. 69.
23. Ida MAZE, *A Mameh*, Montréal, 1931, p. 7.

« Plus bas, mes poèmes, plus bas / Jusqu'au plus bas, toujours plus bas [...] / Jusqu'aux malades et aux faibles / Plus bas, mes poèmes, plus bas ». C'est bien là l'un des traits singuliers qui font de Maze une figure importante : l'écoute de l'autre, à une époque où « la vie de chaque personne ressemblait à un roman[24] ».

VAKSN MAYNE KINDERLEKH (1954)

Vingt-trois ans plus tard, la publication du recueil *Vaksn mayne kinderlekh, muter oun kinder lider* (*Grandissez mes enfants, poèmes sur les mamans et les enfants*) qui a remporté le prix du meilleur livre de poèmes pour enfants de l'année 1954, révèle que le deuil est terminé. La tristesse des premières œuvres a fait place à une gaieté spontanée qui s'exprime dans une pluralité de poèmes concis – ils dépassent rarement une page – portant des titres tels que « *Kinder oygn* » (« Regard d'enfant »), « *Altz tsulib mayn yingele* » (« Tout pour mon petit enfant »), « *Ikh vil onshreybn a lid* » (« Je veux écrire un poème »), « *Friling sudut* » (« Un printemps mystérieux ») et « *Regn regn iber mir* » (« Il pleut il pleut sur moi »). Sorte d'ode à l'enfance empreinte de lyrisme et de naïveté, le livre aborde les liens familiaux, le changement des saisons et les joies de la vie. À son sujet, la critique faisait remarquer que « Madame Massey écrit facilement, dans un esprit de bienveillance et d'affection maternelle sans verser dans la sentimentalité[25] ».

Le travail que j'ai entrepris jusqu'à maintenant sur l'auteure me permet de présenter un extrait de ce recueil. Il s'agit d'un poème intitulé « *Vi blimelekh in regn* », que j'ai traduit en français « Comme des petites fleurs dans la pluie » :

Orim iz mayn shtibele
Mit an altn dakh
Vaksn in im kinderlekh
Kleynike asakh.
Geyt in gas a regndel

Vert in shtibl nas –
Loyfn mayne kinderlekh
Shpiln zikh in gas.
Geyt in gas a regndel

+ + +

24. Irving MASSEY, « Public Lives in Private. Ida Maze and the Montreal Yiddish Renaissance », p. 132.
25. Watson KIRKCONNELL, « Publications in Other Languages », *Letters in Canada: 1954*, Toronto, University of Toronto Quarterly, 1954, p 336.

Geyt er zey antkegn
Vaksn mayne kinderlekh
Vi blimelekh in regn.

*

Modeste est ma demeure
Coiffée d'un vieux toit
Y grandissent des petits enfants
Tout jeunes encore.

Une ondée tombe
Accourent vers la maison –
Pour se mettre à l'abri
Mes enfants qui jouaient dans la rue.
Une ondée tombe
Elle s'abat sur eux
Grandissent mes petits enfants
Comme des petites fleurs dans la pluie.

Emblématique du style de l'auteure, ce poème reflète des préoccupations à la fois maternelles et communautaires. L'écriture cherche à rejoindre chacun, de manière à tisser des liens entre les membres d'une communauté immigrante qui se reconnaît dans le portrait des habitations modestes mais grouillantes de vie qu'elle dépeint. Or si le texte de Maze étonne en raison de son accessibilité, il serait pourtant erroné de l'associer à une plume simpliste. Selon Massey, une lecture approfondie révèle qu'« [a]u-delà de la régularité apparente du poème se cache une poésie d'une virtuosité métrique surprenante[26] ».

Femme brillante et attentive envers autrui, Maze s'intéressait tant à sa propre écriture qu'à celle de ses pairs. Ainsi que le soulignent les codirectrices de l'ouvrage *Found Treasures. Stories by Yiddish Women Writers*, « l'écriture d'Ida Maze était le prolongement naturel de sa passion pour l'écriture des autres[27] ». Dans le même esprit, la poète Rokhl Korn affirmait à son sujet : « Ida Maze, une auteure tendre et délicate, apprécie les poèmes de tous les écrivains yiddish, peut-être même plus que les siens. En vérité, elle occupe une place à part dans sa génération, au milieu de cette grande ville

+ + +

26. Irving MASSEY, *Identity and Community*, p. 72.
27. Frieda FORMAN, Ethel RAICUS, Sarah SILBERSTEIN SWARTZ et Margie WOLFE (dir.), *op. cit.*, p. 360.

juive (*ir-vee'ym-beisro'el*) qu'est Montréal[28] ». À la position singulière de Maze dans le milieu yiddish correspond son physique étonnant, qui la distinguait des autres femmes de sa communauté. Dotée d'un charisme particulier, empreint d'étrangeté et d'exotisme, Maze attirait l'attention au premier regard, comme l'ont fait remarquer plusieurs. Rita Briansky Kalter écrivait à ce propos : « Près de sa cour intérieure, je l'ai rencontrée, une figure basse et noire, comme un oiseau, pliée et souriant à travers ses paupières lourdes. Je suis tombée amoureuse d'elle au premier coup d'œil [...][29] ». Il est tout aussi utile de rappeler la description qu'en a fait l'auteure Myriam Waddington dans *Apartment Seven* :

> Madame Maze était ce que l'on pouvait appeler une *jolie laide*. Elle ressemblait à une Japonaise et accentuait son exotisme oriental avec son port de tête, sa démarche et sa coiffure. Elle avait des cheveux noirs épais, qu'elle ramassait autour de son visage en torsions et roulades qui rappelaient des beignes et des chignons. Son teint s'apparentait à celui des indigènes des tableaux de Gauguin et, comme les leurs, ses pommettes saillantes étaient éloignées. Ses yeux étaient grands et sombres et semblaient mongols. Elle avait une petite taille, était mince de stature et portait toujours de longs kimonos avec des ceintures et de larges manches dans lesquelles elle repliait ses mains. Ses chaussures étaient de simples ballerines plates et elle marchait en traînant les pieds, comme s'ils avaient été retenus. Elle avait une belle voix basse, pleine de résonances sombres et riches, et une façon de parler scandée, à la manière de quelqu'un qui entre en transe. La plupart du temps elle était mélancolique, mais à tout moment elle pouvait éclater de rire. Cela se produisait surtout lorsqu'elle était avec son mari, qu'elle traitait avec tendresse et affection [...][30].

UN SALON YIDDISH

La « place à part dans sa génération » que lui attribuait Rokhl Korn renvoie également à la vocation de salonnière que Maze épousa pendant de nombreuses années. Établi dans sa propre demeure située au 4479B, appartement 7 de l'avenue de l'Esplanade, soit à quelques pâtés de maisons

+ + +

28. Citée par Haïm-Leib FUKS, *op. cit.*, p. 222.

29. Rita BRIANSKY KALTER, « Ida Massey – The Person », *The Canadian Jewish Chronicle*, 14 juin 1963, p. 13.

30. Myriam WADDINGTON, « Mrs Maza's Salon », Richard MENKIS et Norman RAVVIN (dir.), *The Canadian Jewish Studies Reader*, Calgary, Red Deer Press, 2005 [1989], p. 217-218.

de la Bibliothèque publique juive, qui était située au coin de l'avenue Mont-Royal, le salon de Maze fut l'un des principaux lieux de sociabilité de l'ensemble de la communauté des yiddishophones montréalais. Une longue citation issue du témoignage de Bella Brianski Kalter nous informe que parmi ses nombreux invités se trouvaient des hommes et des femmes de lettres tels que

> Melech Ravitch, qui était un poète respecté avant même de quitter l'Ancien monde [...] Il y avait ensuite : J. I. Segal avec sa démarche nerveuse ; Shabsi Perl qui avait un rire facile et dérangé ; N. I. Gottlieb, un père de famille doublé d'une âme de poète ; Moshe Shaffir, qui possédait une voix et des manières douces, dont les mots subtilement prononcés semblaient venir des profondeurs d'un puits ; Rachel Korn, qui imposait le respect aux autres poètes avec son pouvoir d'affirmation féminin ; Nathan Goldberg, frêle d'apparence, qui se confia dans des mots que je lui avais inspirés après une promenade avec lui sur l'avenue de l'Esplanade « ...elle extirpe une joie naïve d'un fruit amer et chatouille un monde triste et réticent... » ; A. M. Klein, dont la poésie continue d'inspirer la recherche universitaire, et que j'eus le privilège de rencontrer comme jeune infirmière lorsque j'écrivis un article pour le *Canadian Jewish Chronicle*, et qu'il édita ; Miriam Waddington, jeune poète et amie des Massey, que j'eus le bonheur de rencontrer dans leur demeure et qui joignit les rangs de l'élite littéraire canadienne pour un jour décrire avec vivacité et chaleur l'univers d'Ida Maze dans son recueil d'essais intitulé *Apartment Seven.*
>
> Il y avait aussi des poètes venus de New York [Rolnick, Schmulevitch, et d'autres], tous des contemporains d'Ida, qui étaient accueillis à bras ouverts dans la demeure des Maza-Massey[31].

Seule exception connue dans ce vaste tableau, l'écrivain Sholem Shtern manifestait des réserves envers la bienveillance de Maze, car il la considérait trop protectrice, comme le montre un extrait de ses *Mémoires littéraires* :

> Je n'allais que rarement dans ce milieu car j'avais l'impression que les gens se traitaient entre eux avec une intimité trop grande et qu'Ida Maze cherchait à placer tout le monde sous son aile [...] Elle cajolait tout un chacun avec des flatteries et des paroles à peine chuchotées.

+ + +

31. Bella BRIANSKI KALTER, « Ida Maze (A Memoir) », p. 59.

> En recevant dans son intérieur distingué les poètes yiddish de Montréal, et en s'intéressant à eux avec toute la grâce dont elle était capable, Ida Maze s'était mérité l'estime de tous[32].

Mais si les écrivains ont été les porte-parole de l'âge d'or de la culture yiddish montréalaise, celui-ci fut tout autant représenté par certains artistes, majoritairement des peintres, qui ont aussi gravité autour du salon de Maze. On pense ici, entre autres, à Louis Muhlstock, Sam Borenstein, Bezalel Malchi, Alexander Bercovitch et Bella Brianski Kalter, dont l'apport dans la modernité artistique canadienne fut déterminant, comme l'a montré Esther Trépanier dans son beau livre *Peintres juifs de Montréal*[33]. Certains d'entre eux ont capté la beauté mystérieuse d'Ida Maze dans leurs tableaux et sculptures. À ce propos, il est intéressant de souligner que cet ouvrage intègre deux reproductions d'œuvres picturales sur lesquelles figure Maze, l'une de Kalter et l'autre de Borenstein[34].

ÉCRIVAINS, ARTISTES ET DÉMUNIS

Tout en réunissant l'*intelligentsia* locale, la demeure de Maze avait la particularité d'être ouverte aux immigrants sans le sou, aux réfugiés démunis qui éprouvaient avec difficulté les conditions de l'immigration en Amérique du Nord. Comme le précise encore Massey,

> [l]a plupart d'entre eux étaient seulement des gens dans le besoin. Souvent ils cherchaient un emploi. D'autres voulaient quelqu'un pour partager leurs problèmes (maladie, soucis familiaux...), être aidés et recevoir des conseils. Tous, bien entendu, étaient immigrants, quelques-uns plus récents que d'autres. Qui, à cette époque, était « originaire du Canada » ? Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais moi-même supposé être « originaire du Canada »[35].

Qu'un salon regroupe à la fois des intellectuels et des gens dans le besoin, cela est surprenant. Or, il faut rappeler ici que la littérature yiddish nord-américaine s'est développée dans des conditions particulières, caractérisées par une rupture avec la tradition élitiste européenne et un processus d'immigration récemment complété. À New York, où elle a connu ses débuts,

+ + +

32. Sholem SHTERN, *op. cit.*, p. 132.
33. Esther TRÉPANIER, *Peintres juifs de Montréal. Témoins de leur époque 1930-1948*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2008.
34. *Ibid.*, p. 30 et 260-261.
35. Irving MASSEY, *Identity and Community*, p. 51.

לואי מיהלשטאָק: איידע מאַזע (1932)

Ida Maze, dessin de Louis Muhlstock, 1932.
Tiré de Ida MAZE, *Dina. Autobiographical novel,* Montréal,
Northern Printing and Lithography Co., 1970.
Services des archives du Congrès juif canadien,
Comité des charités.

« elle était surtout le fait d'intellectuels autodidactes qui se considéraient comme les apôtres de la libération politique ou par des ouvriers d'usine qui luttaient pour le droit de s'exprimer en public[36] ». Les *Sweatshop Writers*, regroupés autour de Maurice Winchevsky, de même que le groupe *Di Yunge*, représenté par Mani Leib, illustrent cette tendance[37]. Le même phénomène s'est produit à Montréal, où les écrivains étaient, pour la plupart, des ouvriers qui travaillaient dans des usines de confection. Sur ce point, il convient de rappeler que le poète Jacob-Isaac Segal[38], qui est considéré comme le plus grand poète yiddish de Montréal, a travaillé pendant plusieurs années à coudre des poches sur des pantalons, avant de commencer à enseigner à l'École Peretz[39].

UN DÉVOUEMENT MATERNEL

Nombreux sont les témoignages qui attestent le dévouement de Maze auprès de sa communauté. Cependant, comme ils ont fait l'objet d'une transmission davantage orale qu'écrite, nous disposons de peu de textes où puiser ces informations. En dépit de cette situation, un constat s'impose : à interroger ceux qui l'ont connue de près ou de loin, à lire les auteurs et critiques qui ont commenté son engagement social, il apparaît clairement qu'elle était empathique au destin d'autrui, toujours disponible pour aider chacun et ce, même dans les cas difficiles. À ce sujet, les propos qu'ont livrés les sœurs Rita et Bella Briansky Kalter revêtent un intérêt significatif : on y apprend que non seulement leur famille a joui de certains avantages grâce à l'intervention de Maze, mais également l'ensemble de la communauté juive, au sein de laquelle celle-ci exerçait une influence majeure :

> Quelques exemples des pouvoirs de persuasion d'Ida, dont certains m'affectèrent personnellement ainsi que mes parents et ma famille, méritent d'être racontés : sous le regard pénétrant d'Ida, un propriétaire de logement proposait tout à coup un prix raisonnable pour une location, à mes parents par exemple, lorsqu'ils étaient immigrés sans le sou à Montréal avec leurs enfants ; sous son œil vigilant, le budget de la Talmud Torah avait tout à coup pris de l'expansion pour

+ + +

36. Irving HOWE, *World of Our Fathers. The Journey of East European Jews to America and the Life They Found and Made*, New York, Harcourt Brace Jovanovich Eds., 1976, p. 417.

37. Au sujet des auteurs yiddish new-yorkais, nous référons le lecteur à l'ouvrage précédent d'Irving Howe.

38. Voir Jacob-Isaac SEGAL, *Poèmes yiddish*, traduit du yiddish par Pierre Anctil, Montréal, Éditions du Noroît, 1992.

39. Voir à ce sujet Haïm-Leib FUKS, *op. cit.*,p. 250-254.

> permettre l'embauche de mon père, Pinchan Briansky, un enseignant d'hébreu qui venait d'être remercié par les Juifs des Laurentides [...] et bien sûr nulle autre qu'Ida avait réussi à convaincre un artiste bien connu, Alexander Bercovitch, d'accepter un nouvel étudiant sans frais, une jeune fille fraîchement sortie de l'école secondaire, ma sœur Rita Briansky, qui fit ensuite carrière dans ce domaine. En ce qui me concerne, la liste complète des gens qu'Ida arracha au désespoir est probablement sans fin[40].
>
> Ida Massey avait une empathie particulière pour la souffrance et les situations tragiques. Son âme et sa maison étaient toujours ouvertes aux démunis. Sans cesse elle trouvait de l'emploi aux chômeurs, en plus de visiter les malades et les affligés. En même temps, les créateurs qui cherchaient une oreille et un cœur attentifs à leur expression la trouvaient toujours chaleureusement disponible[41].

Bien qu'elle ne disposait pas d'importantes ressources économiques, l'apport de Maze n'en était pas moins véritable. Pour cette raison, elle aura marqué son milieu et son époque d'une manière décisive, en faisant du destin de chacun la responsabilité de la communauté. Ainsi, en raison de ses préoccupations familiales et communautaires, Maze s'inscrit dans le sillage des salonnières juives qui vivaient à Berlin au début du XXe siècle. Comme le rapportent Bilski et Braun, auteures du livre *Jewish Women and Their Salons*, « à la différence de ses prédécesseures aristocratiques [...] la salonnière juive ne s'est pas départie de son rôle de mère ni n'a dédaigné les valeurs bourgeoises de la loyauté familiale[42] ».

Dans le cadre de son activité sociale, Ida Maze est donc reconnue pour le rôle unique qu'elle a occupé auprès de ses coreligionnaires. Tout en appuyant ceux qui étaient déjà arrivés à Montréal, elle s'est également portée au secours de certains écrivains et réfugiés en Europe de l'Est après la sombre période de l'Holocauste[43], en les aidant à obtenir des visas pour émigrer au Canada, puis en leur prêtant main-forte après leur arrivée. À une époque où peu d'avenues s'offraient aux femmes issues des communautés immigrantes

+ + +

40. Bella BRIANSKY KALTER, *op. cit.*, p. 56.

41. Rita BRIANSKY KALTER, *op. cit.*, p. 13.

42. Emily D. BILSKI et Emily BRAUN, *Jewish Women and Their Salons. The Power of Conversation*, New Haven, Yale University Press, 2005, p. 17-18.

43. Sur ce point, il convient de signaler une erreur qui apparaît chez Fuks, et que les éditrices de l'ouvrage *Found treasures* ont reproduite. Fuks mentionne que Maze a apporté son aide aux yiddishophones d'Europe de l'Est « [a]u cours des années de l'Holocauste et immédiatement après » (Haïm-Leib FUKS, *op. cit.*, p. 221). La même information se trouve dans l'ouvrage *Found Treasures* : « Pendant et après

du Québec, elle s'est ainsi illustrée par un double engagement, à la fois littéraire et communautaire, qui lui a valu le titre de « mère des écrivains yiddish[44] » montréalais.

Telle était bien la vocation de Maze qui, en plus d'avoir produit une somme importante de poèmes portant sur l'enfance et le lien mère-enfant, s'est définie comme « un poète dont le travail était inséparable de sa vie en tant que membre de sa communauté[45] ». Un extrait de l'article intitulé « Les années bénies de la poétesse Ida Maze à Montréal », qui a paru en yiddish sous le titre « *Di gebentschte yorn fun Ida Maze olevhasholem in Montreal* » dans le *Congress Bulletin* en janvier 1966, rend compte de ses qualités indéfectibles :

> Telle une bonté de la nature – la sœur des souffrants et des démunis –, elle est une mère pour les gens isolés, qu'elle cherche à défendre selon les règles du judaïsme traditionnel ; mais au lieu d'intervenir en public, elle agit dans la modestie et dans l'ombre. Une dizaine d'enseignants et d'écrivains juifs, et en particulier des réfugiés d'Europe qui s'étaient établis à Montréal, lui devaient des remerciements. Grâce à elle, plusieurs écrivains yiddish de la ville ont publié un grand nombre de livres. Les années au cours desquelles Ida Maze a été active à Montréal ont été des années merveilleuses pour le futur de la culture yiddish dans la métropole[46].

Bref, en accueillant chez elle les poètes, les écrivains et les activistes politiques, de même que les simples gens récemment arrivés dans la métropole depuis l'Europe de l'Est, Maze a fortement contribué au développement d'une culture et d'une littérature yiddish montréalaises. Lieu de rassemblement privilégié, d'une part, pour les activistes qui allaient mettre sur pied d'importantes organisations culturelles et politiques juives et, d'autre part, pour les écrivains qui allaient donner un nouveau souffle à la littérature yiddish au

+ + +

l'Holocauste, elle a réussi à obtenir des visas pour des écrivains Yiddish et des activistes culturels qui se trouvaient dans un camp de réfugiés » (Frieda FORMAN, Ethel RAICUS, Sarah SILBERSTEIN SWARTZ et Margie WOLFE [dir.], *op. cit.*, p. 360). Or nous savons, d'une part, qu'il était pratiquement impossible de réaliser un tel exploit *durant* l'Holocauste, comme l'ont montré Irving ABELLA et Harold TROPER dans *None is too many. Canada and the Jews of Europe, 1933-1948* (Toronto, Lester and Orper Dennys, 1983). D'autre part, nous savons également que certaines imprécisions se sont glissées dans l'ouvrage de Fuks. Après vérification auprès de Pierre Anctil et Eiran Harris, il ressort que les efforts de Maze en ce sens sont datés des lendemains de la Deuxième Guerre mondiale.

44. Voir à ce sujet Haïm-Leib FUKS, *op. cit.*, p. 221.

45. Irving MASSEY, « Public Lives in Private. Ida Maze and the Montreal Yiddish Renaissance », p. 132.

46. « *Di gebentschte yorn fun Ida Maze olevhasholem in Montreal* », *Congress Bulletin*, janvier 1966, p. 4.

Canada, son salon nous apparaît aujourd'hui comme l'une des institutions privées majeures de la sphère culturelle yiddish montréalaise.

Fait surprenant, l'espace montréalais de l'entre-deux-guerres a favorisé l'apparition d'un salon juif qui allait jouer un rôle décisif dans l'émergence d'un courant littéraire parallèle. Cette institution privée a émergé non pas au sein de la classe dominante anglophone – qui s'apparentait, à plusieurs égards, au milieu élitiste dont sont issus l'ensemble des salons européens –, mais plutôt dans une tierce communauté : le monde juif ashkénaze récemment implanté dans la ville. Or, cette communauté allait offrir des œuvres inédites à Montréal, grâce aux auteurs déterminants que sont, parmi d'autres, Jacob-Isaac Segal, Sholem Shtern, Noah-Isaac Gotlib, Melech Ravitch, Yehuda Elberg, Rokhl Korn et Chava Rosenfarb. Certes, cette littérature immigrante ne pouvait se perpétuer durant les générations suivantes, en raison de la destruction de la culture yiddish européenne durant l'Holocauste et du processus d'acculturation qui a affecté les Juifs est-européens ayant émigré en Amérique du Nord. Comme l'explique Sherry Simon, « [p]our des écrivains tels que A. M. Klein, Irving Layton et Mordecai Richler, la langue yiddish était une présence continue et une ressource vitale, mais elle ne constituait pas la matière de leur travail. Il s'agissait d'un élément central de leurs assises, mais non pas de la substance à partir de laquelle il était possible de créer le futur[47] ».

En définitive, le cas original d'Ida Maze présente un intérêt certain du point de vue montréalais : son œuvre de même que son salon jettent un nouvel éclairage sur la vie littéraire qui s'est développée dans la métropole québécoise au début du XXe siècle. Plus encore, sa démarche spécifique, marquée par un engagement à la fois communautaire et littéraire, nous invite à redéfinir les paradigmes déterminants de notre conception de l'histoire littéraire québécoise et du rôle que les femmes y ont joué. L'œuvre et le salon de Maze prennent ainsi valeur de cas unique, à la jonction de l'Ancien et du Nouveau monde, et exigent un nouveau regard de la part des chercheurs en études littéraires québécoises.

+ + +

47. Sherry SIMON, *op. cit.*, p. 92.